

La grande guerre et ses grandes figures

PAR LE R. P. ALEXIS, CAPUCIN



LE GÉNÉRAL PAU¹

Les chrétiens qui ont appris, dès leur enfance, à s'incliner humblement devant les décrets de la Providence, sans se permettre de les juger, savent bien que ce que le monde appelle bonheur n'est souvent qu'un mirage, et que les malchances et déceptions de la vie sont fréquemment des bienfaits cachés. Ces réflexions nous viennent, naturellement à l'esprit lorsque nous méditons sur la carrière du général Pau : il a dû les faire fréquemment lui-même. C'est pourquoi l'admiration que nous inspire sa noble vie ne doit pas souffrir de la sympathie que sollicitent ses déboires.

Ses espoirs, en effet, ne le décevront point ; il a foi dans la Justice qui n'erre pas, il compte sur une récompense que les plus méritants eux-mêmes ne méritent pas, mais que l'Amour distribue.

La monographie que nous entreprenons nous fera voir comment la destinée, qui semblait appeler ce grand homme à la plus haute fortune, lui faillit à la dernière heure et brisa sa carrière ; elle nous montrera en même temps comment sa mâle figure, si stoïque et si chrétienne, reste auréolée non écrasée par l'adversité.

Le général Pau nous apparaît comme la personnification du soldat français qui n'a perdu aucun de ses charmes légendaires, mais que le malheur a purifié et mûri, qui a consacré toutes les pensées et tous les actes de sa longue existence au relèvement de sa patrie, jusqu'à ce que le succès couronnât finalement ses efforts.

Mais, semblable au vieux Moïse, s'il a vu la victoire il n'y a point participé autrement que par ses prières. Il a assisté avec des larmes de joie et de sainte jalousie aux triomphes des modernes Josués.

Le général Gérard Pau naquit en 1848, dans la petite ville de Montelimar, au département de la Drôme. Son père avait fait partie en qualité de capitaine de l'expédition de Rome qui ramena Pie IX dans ses États révoltés. Il y prit même une maladie qui entraîna la paralysie de ses deux jambes et finalement une mort prématurée. Il laissait une veuve et deux orphelins dans un état de fortune précaire ; mais Dieu ne les abandonna pas. La mère du petit Gérard était une femme de sentiments très nobles, et d'une foi profonde, mais atteinte, malheureusement, dans sa santé. Sa sœur, de deux ans son aînée, fut sa seconde mère et son ange gardien. C'était une jeune fille admirable qui exerça sur son frère la plus heureuse influence. On a publié sa vie et ses lettres à Gérard, lettres qui devaient enflammer d'admiration une autre jeune fille destinée à devenir un jour, madame Pau.

Marie-Edmée était une fine artiste, et peignait avec un art auquel le temps manqua pour donner ses fruits. Elle écrivit aussi un livre : " Histoire de notre petite sœur Jeanne-d'Arc " qui la fit grandement apprécier. Mais son chef-d'œuvre fut son frère.

Fils d'officier, Gérard, à l'âge de quatorze ans, entra au Prytanée de la Flèche, à peu près en même temps que son émule de gloire le général Galliéni. Soutenu par les admirables lettres de sa sœur, il prit goût promptement à sa

¹ Voir *Correspondant*, (25 février, 1915).